

Jean STOUFF

NOUVELLES POLICIERES

Balte hic

« Y a pas à dire, la Baltique, c'est pas une mer comme les autres, t'es vraiment entre deux mondes, quoi, y a vraiment rien qui y ressemble sauf peut-être la Méditerranée, tu vois ? Ouais, c'est ça, la Méditerranée, mais avec le soleil en moins et comme pays plongés dans la merde, genre Algériens, Yougos ou Palestiniens, t'as tous les anciens des soviets, les Baltos, les Polaks, les Ruskofs. C'est moins sanglant en apparence, mais faut pas s'y fier. Je te dis pas les trafics, c'est fou le blé que tu peux te faire là-bas, en ce moment. Alors, si t'es partant, crois-moi, tu le regretteras pas. Un truc vraiment sans danger, tu peux me croire. » Sûr que j'aurais dû me méfier quand Lucien m'a dit ça. Lucien, depuis l'école, il m'a toujours fait penser à Galabru dans *Le viager*. « Faites-moi confiance », qu'il dit, mais généralement ça se passe pas du tout comme prévu, et qui c'est qui l'a dans l'os, à votre avis, Monsieur le commissaire ? Les pauvres gars qui ont eu le malheur de l'écouter, et pourtant, depuis le temps, je devrais être vacciné.

Oui, c'est bien moi sur cette putain de photo. De toute façon, ça sert à rien de le nier, vu que vous en avez d'autres et meilleures. Où il était perché, votre photographe ? Dans la cabine du pilote ? Non, elle est bien plus à l'arrière... Vrai, je me demande bien comment que vous avez fait, mais bon je suppose que ça fait partie de vos petits secrets, et pis dans le fonds, je m'en fous ! La voiture à Erikson ? Ouais, c'est bien son capot qu'on voit là. Olaf Erikson, import-export. Le siège de sa compagnie est à Malmö, mais il a des correspondants dans toute la Baltique et bien plus loin encore. A ce qu'on m'a dit, il trafique avec Castro, les barons colombiens et les yaks de Tokyo. Il a le bras plus long que le chemin qui mène d'ici à chez moi, et dieu sait que je voudrais bien y être, chez moi, au lit, avec ma petite femme près moi.

Vous savez, Monsieur le commissaire, elle sait rien, complètement en dehors de ce coup foireux qu'elle est, ma Nini. D'ailleurs, elle m'a pas accompagné là-bas. Lulu, elle le connaît aussi depuis l'école et elle sait bien ce qu'il vaut, allez, même que c'est son ex. Alors, quand je lui ai dit qu'il m'avait trouvé une combine pour se faire un max de blé en un minimum de temps, elle m'a dit, aussi vrai que je suis né un 5 février et ça, vous pouvez bien voir que c'est vrai, vu que vous avez ma carte sous les yeux, elle m'a dit : « Ecoute, Manu, tu fais ce que tu veux, mais tu m'en parles pas et à ta place, je laisserais tomber avant même de commencer, parce que ça peut être qu'un coup foireux », oui, « un coup foireux », c'est ça qu'elle a dit, ma Nini, et sûr qu'elle avait raison !

Pourtant, ça avait pas l'air franchement illégal, ce petit trafic. Matériel informatique et autres accessoires, un commerce dans l'air du temps, quoi. Là-bas, Internet et compagnie, ça y va, enfin surtout chez ceux qui ont bien profité des bonheurs de la libéralisation. Pas franchement sympas, plutôt le genre porcs puants à grosse bagnole, mais bon, ça paie bien. C'est vrai que j'aurais dû me méfier quand j'ai entendu parler du général pour la première fois. Surtout quand j'ai compris qu'il n'était pas là pour nous acheter notre pacotille, mais pour nous fournir certaines marchandises dans des caisses qu'Erikson nous interdisait absolument d'ouvrir. Mais comment j'aurais deviné ce qu'il y avait dedans, moi ? C'est trop incroyable comme truc aussi.

Où on est allé chercher les caisses ? A Leningrad, enfin, à Saint-Pétersbourg ou Petrograd : c'est déjà pas facile la géographie, à l'école, mais si en plus les noms des villes et des pays changent, c'est plus

du jeu. On avait rendez-vous dans un ancien entrepôt de l'armée, près de la Neva. Erikson avait amené une mallette pleine de dollars et le général avait mis son plus bel uniforme avec toutes ses médailles, comme sur la place Rouge un 1^{er} mai d'avant... Quand on pense à ce qu'il nous vendait, ça fait peur. Vous imaginez un peu, en France, si... mais non, c'est idiot, en fait, le général, il avait pas l'impression de trahir son pays, vu que son pays, il a disparu.... Le général, c'est un nostalgique, il vit dans le passé, alors la Russie d'Eltsine il en a rien à foutre. Pourquoi je dis ça ? C'est lui qui me l'a dit. Etudiant à Paris qu'il a été. Toutes les semaines, il allait se recueillir rue Marie Rose, là où Lénine créchait, y a déjà un fameux bail. Bref, il est un peu barge.

Pendant qu'il me racontait ça, Erikson discutait ferme avec Volodia, son intermédiaire à Saint-Pétersbourg et ça semblait plutôt tendu. Mais je comprenais rien, mais alors rien du tout, vu qu'ils causaient finnois. C'est encore le général qui m'a dit que c'était ça, parce que pour moi, c'était du chinois... Puis Erikson m'a dit de charger les caisses dans la voiture. J'étais avec Niels, un Suédois qui bossait avec nous depuis deux semaines. Un taiseux, le Niels. Au début, j'ai même cru qu'il était muet. Mais non, il l'est pas. Ça, je le savais depuis un soir où il s'était bien cuité à l'aquavit. Il avait pas mal chanté des trucs plutôt guerriers. Puis il s'est mis à parler, pis que s'il avait avalé une aiguille de phonographe. J'ai pas tout compris, il mélangeait le suédois, l'anglais, mais ce que je peux dire, c'est qu'il avait des idées bien spéciales, le Niels. Son délire, c'était d'exterminer à peu près quatre-vingt-dix-neuf pour cent et un peu plus de l'humanité pour repartir sur une base assainie par l'eugénisme. A tout prendre, je préférais la nostalgie du général...

§§§§§

Les caisses avaient été transportées jusqu'à Tallin où on les avait embarquées. Pourquoi là, en Estonie, et pas en Russie ? A cette question, Manu répond qu'il faudrait demander à Erikson. Seulement voilà, Olaf Erikson a débarqué à Douvres et depuis, plus de nouvelles. Le Yard et Interpol ont tout bonnement perdu sa trace. Le commissaire Duval est perplexe. Voyons, qui était sur le bateau ? Manu, Erikson, Niels, Lucien qui les attendait à Tallin, le capitaine pakistanais et trois matelots tamouls.

« Et l'équipage, il est dans le coup ? » Cette question, il la pose vraiment pour la forme. Il sait bien que ces quatre pauvres gars payés une misère ne sont là que pour mener le bateau d'un point à un autre, et c'est tout. Ne restent comme témoins ou suspects valables – pour lui, ces deux catégories de clients n'en ont jamais constitué qu'une seule – que Manu et Lucien, Erikson, disparu dans la nature, et Niels qui ne se trouvait pas à bord lors de l'arrestation, à Marseille. « Il nous a quitté à Lisbonne, explique Manu. Même que j'étais plutôt soulagé. C'est vraiment le genre de type avec lequel on se sent pas à l'aise. »

C'est curieux, Niels ne figure sur aucune des photos montrées à Manu, qui a pu reconnaître Erikson, Lucien et les membres de l'équipage, ainsi que lui-même. Comme si... Mais elles viennent d'où, au fait, ces photos ? Duval lit la note qui y est jointe. Transmises par la police russe, elles auraient été

« trouvées avec les pièces 4 et 6 du dossier sur le corps d'un individu non-identifié découvert perspective Nevski, à Saint-Pétersbourg. » La pièce 4 du dossier est un tract écrit semble-t-il en suédois et marqué d'une croix gammée. Quant à la pièce 6, c'est une lettre dans la même langue signée par Olaf Erikson. Pas de traduction. Il faudra penser à contacter le consulat de Suède.

Le commissaire fouille encore le dossier. D'autres photos s'y trouvent. Les premières représentent le cadavre non identifié. « Tu le connaît ? » dit-il en les tendant à Manu. « Mais c'est Niels ! ». Et encore un témoin qui s'envole. Et ça continue avec les suivantes. Elles figurent un noceur dans un restaurant, avec champagne et jolies pépées, puis le même en macchabée à la morgue de Moscou. Manu l'identifie sans difficulté : Volodia, le représentant d'Erikson en Russie. Une nouvelle note précise qu'une arme, trouvée sur le mort de la perspective Nevski, en d'autres termes Niels, est celle qui a servi à tuer Volodia. Il faudra vérifier avec précision quand ces deux zigues sont morts et si ça concorde avec ce qu'a dit Manu sur le débarquement de Niels à Lisbonne. Ça promet.

C'est quand même bizarre ces témoins qui disparaissent d'une manière ou d'une autre. Et s'il n'y avait que les témoins ! D'après la douane estonienne, soixante-cinq caisses ont été embarquées à Tallin, mais lors de la saisie-arrestation opérée à Marseille, il n'y en avait plus que cinquante-deux. Au sujet des treize manquantes, Manu se borne à dire que rien n'avait bougé depuis l'embarquement. De toute façon, il prétend en ignorer le nombre exact. « Vous savez, quand on charge, à partir de la vingtième, on ne compte plus. C'est trop démoralisant. »

§§§§§

Après avoir fait reconduire Manu, Duval relit attentivement sa déposition, puis celle de Lulu qu'on vient justement de lui amener. Il n'y a pas de contradiction importante entre les deux suspects, sauf un détail, mais qui n'est en soi pas surprenant : selon Lulu, c'est Manu qui l'a mis sur le coup et pas l'inverse. Le classique « c'est la faute de l'autre. » Encore faudra-t-il examiner quel est le degré d'implication respectif de ces deux zozos dans ce trafic de...

Un trafic de quoi au fait ? Les cinquante-trois caisses trouvées à bord ne contenaient que des bouteilles de vodka et de boîtes de caviar. Rien qui justifie les inquiétudes de la hiérarchie. Pourtant le préfet était passé en début d'après-midi, accompagné d'un haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères et d'un Russe dont les fonctions n'avaient pas été clairement précisées. Ils avaient demandé où en était l'enquête et si les caisses manquantes seraient bientôt retrouvées. Ce dernier point semblait vraiment les préoccuper. Les œufs d'esturgeons ont beau être une denrée fort chère, cela n'explique pas tout ce remue ménage. Pour un peu, on croirait une affaire d'Etat.

Plus étrange encore, deux chercheurs du centre de recherche nucléaire de Cadarache étaient venus dans la matinée, munis de toutes les autorisations nécessaires pour récupérer une dizaine de boîtes de caviar. A moins de supposer que ce soit pour leur fête de fin d'année, il ne peut y avoir qu'une seule explication : ils souhaitaient en analyser le contenu. Mais pourquoi à Cadarache alors que la préfecture de police est bien équipée pour ça ? En plus, depuis ce prélèvement, des scellés ont été apposés sur les caisses de sorte que les services scientifiques de la police ne peuvent plus procéder à l'examen du contenu d'une boîte sans une improbable autorisation préfectorale.

En fait, rien ne va comme il faut dans cette affaire. D'abord ce dossier transmis par la préfecture avec ordre de procéder à la saisie de la marchandise d'un bateau danois et à l'arrestation de toutes les personnes se trouvant à bord. Juridiquement, c'est limite mais le commissaire a l'habitude de prendre quelques libertés avec la légalité. Puis il y a cette pression de la hiérarchie doublée de ce qui semble bien être une enquête officieuse, dirigée à un haut niveau, et dont la police officielle est bel et bien exclue. Or la police officielle, c'est lui et Duval détestent qu'on piétine ses plates-bandes.

Autre point troublant : le général. Aucune trace de lui dans le dossier. Manu est le seul à en parler. Il l'a d'ailleurs formellement reconnu sur une photo à côté de Volodia en noceur. « Même que ça m'étonne de le voir là. C'est vraiment pas son style, ce genre de restau pour nouveaux riches. » Est-ce que les collègues moscovites seront disposés à l'identifier ? En fait, le silence du dossier à ce sujet est on ne peut plus éloquent : personne ne souhaite là-bas mouiller cet officier. Il faudra chercher des informations ailleurs. Interpol ? A voir.

Reste Nini. Virginie Delvaux pour l'état civil. Vingt-cinq balais. Ex-compagne de Lucien Lemerancier, elle vit depuis trois ou quatre ans avec Emmanuel Merle dit Manu, lequel affirme qu'elle n'a rien à voir avec ce coup foireux. Le seul problème, c'est qu'elle a quitté leur domicile depuis un peu plus de trois semaines, concierge dixit. Alors ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Disparue plusieurs jours avant que ce fichu dossier ne soit transmis au service, donc avant même que Duval ne connaisse l'ordre de procéder à la saisie des caisses, elle n'est pas réapparue depuis. Impliquée, pas impliquée ? Rien ne permet de le dire, mais le commissaire penche plutôt pour la première hypothèse. L'inspecteur Grégoire est en planque devant chez elle. Il doit appeler dès qu'il y aura du nouveau.

Le téléphone sonne. « Chef, y a encore des gars de Cadarache. Ils viennent prendre livraison des caisses. Qu'est-ce qui faut faire ? » Juron de Duval qui accourt au galop. Qu'est-ce que c'est que cette enquête où on vient retirer le plus légalement du monde vos pièces à conviction ! Le seul hic, c'est que les papiers présentés pour l'enlèvement des caisses sont on ne peut plus en règle. Ils ne viennent plus de la préfecture, mais carrément du ministère de l'Intérieur avec signature du ministre lui-même. Duval a beau essayer de temporiser, un coup de fil du préfet lui fait clairement comprendre que s'il tient à passer rapidement en classe supérieure, il doit faire preuve de compréhension et surtout de discrétion, ainsi que ses subordonnés. Message reçu cinq sur cinq. Adieu les caisses.

« Et si nous trouvons les treize caisses manquantes ? » se hasarde-t-il encore. « Nous vous enverrons quelqu'un pour les récupérer. Et faites en sorte de les trouver rapidement, sinon... » Le préfet ne termine sa phrase. C'est inutile. Son ton est suffisamment sec et éloquent. Il raccroche et Duval sent plus que jamais bouillir en lui la rage de ne pas pouvoir l'étrangler de ses propres mains.

§§§§§

Lorsque le commissaire rentre dans son bureau, il est de très méchante humeur. Nouvelle sonnerie. Cette fois, c'est Grégoire. « Chef, y a du nouveau. La même vient de rentrer au bercail. Qu'est-ce que je fais ? » « Tu l'embarque. » « Comme ça, sans mandat ? » « Tu lui dis seulement que son Jules est au dépôt et qu'on a besoin d'elle comme témoin. Pas plus. »

Trois heures plus tard, quand Virginie ressort du bureau du commissaire, Duval reste un moment songeur, les yeux plongés dans le vague. Grégoire, qui s'est chargé de taper la déposition, se tourne vers lui : « Incroyable comme histoire, non ? » Duval ne répond pas. L'inspecteur se dirige vers la porte. « Attend, Greg, laisse-moi la déposition. Je voudrais la relire calmement. » Puis, après un silence : « Pas un mot de tout ça. Incroyable ou pas, cette histoire peut nous amener un tas d'ennuis. Alors pour l'instant, tu la boucles. Vu ? » Grégoire hésite un instant avant de répondre : « Vous croyez vraiment que c'est sérieux ? Elle a dû fumer un joint avant de venir pour raconter des salades pareilles ! » « Ecoute, tu penses ce que tu veux et si tu ne crois pas ce qu'elle a dit, tant mieux, continue. Maintenant, tu me laisses, d'accord ? »

L'inspecteur sorti, Duval relit successivement la déposition de Nini, celle de Lulu, celle de Manu enfin. Cet enfant de salaud s'est bien moqué de lui. Ce qu'il avait dit à propos du général et qui n'avait pas été relevé lors de l'interrogatoire, revient à l'esprit du commissaire : « Quand on pense à ce qu'il nous vendait, ça fait peur... en fait le général, il avait pas l'impression de trahir son pays... » En quoi le trafic de caviar devrait-il faire peur ? En quoi serait-ce une trahison vis à vis de la Russie ? Duval se foudroyait des baffes de ne pas avoir relevé ces mots plus tôt. De toute évidence, Manu le testait pour voir ce qu'il savait exactement et il n'a rien compris. Décidément, il serait temps de prendre la retraite ! Il aura fallu la déposition de Virginie pour que tout s'éclaire. La déposition de Virginie et aussi la traduction des deux documents trouvés sur Niels. Le consulat général de Suède a bien voulu mettre un de ses interprètes à la disposition de la police pour la durée de l'enquête. Ce dernier s'est parfaitement acquitté de sa tâche.

Le tract marqué d'une croix gammée émane d'un groupe d'extrême droite suédois, qui a curieusement des velléités sociales et écologiques. Le texte, reprenant le vieux thème du complot judéo-maçonnique, voue aux gémonies les grands de ce monde et leurs rencontres de Davos. De violentes diatribes contre une civilisation décadente, porteuse de mort et de pollution l'émaillent, avec notamment une attaque en règle de l'énergie nucléaire que ne renieraient pas les écolos. Curieux mélange de vieilles lunes et de nouvelles idoles.

Dans sa lettre, adressée à un certain Bjord, Erikson écrit qu'un contact a été établi avec le général – encore une fois, pas de nom – pour la fourniture de la « marchandise » demandée par l'« organisation ». Serait-ce le groupe néo-nazi ? Rien ne l'indique clairement, mais Duval, après la déposition de Nini, est porté à croire que c'est lié et que les fanatiques suédois ne constituent que la partie émergée de quelque chose de beaucoup plus gros. Décidément, il va falloir qu'il discute sérieusement avec Manu.

§§§§§

Pourquoi vous avez demandé à votre inspecteur de sortir ?... Vous voulez me parler seul à seul ?... Ok, mais je vois pas bien ce que je vais pouvoir vous dire de plus qu'hier... Les caisses ? Mais puisque je vous dis que j'en sais... Comment ?... Nini a tout déballé ? Mais comment elle pourrait, vu qu'elle est hors du coup !... Ah, vous savez ça aussi... Bon, alors je crois que j'ai plus qu'à me mettre à table.

C'est sur le bateau que j'ai tout découvert, par hasard. C'était la nuit et, appuyé à une cheminée d'aération, je regardais les étoiles. Je rêvais les yeux ouverts... C'est pour ça que je les ai pas entendus venir. Eux, ils ne m'ont pas vu, sans ça, sûr qu'ils m'auraient tué. Ce que j'ai entendu ce soir là, c'est pas le genre de chose à crier sur les toits et dans ces cas là les témoins sont toujours gênants.

Y avait Erikson, Niels et Lulu... Oui, Lulu... Jamais j'aurais cru ça de lui. Mon vieux pote d'école et de collègue, il a salement tourné. Pourtant quand il venait nous voir, Nini et moi, ou qu'on allait boire tous les deux un pot au bistrot, il laissait rien paraître. Toujours le même débrouillard insouciant, vivant de petits coups, de trafics minables. Jamais j'aurais cru qu'il avait toute cette merde dans la tête...

Ils causaient anglais et français ce qui fait que là, j'ai à peu près compris. Une histoire de fous, du genre qu'on voit dans les films de James Bond, mais là c'était bien réel. Leur organisation de nazillons voulait tout bonnement empoisonner la fine fleur de la finance et de l'économie mondiale lors de leur grand raout annuel de Davos, vous savez, en Suisse, sûr que vous avez vu à la télé. Pour ça, ils avaient récupéré du caviar traité à l'uranium enrichi. Je sais bien que ça a l'air dingue, mais les vrais dingues, ce sont les savants qui font ce genre d'expérience, sous prétexte que si c'est imaginable, ça doit être réalisé. Le général avait servi d'intermédiaire entre ses anciens collègues et Erikson... S'il savait à quoi devait servir ce caviar empoisonné ? J'en sais rien, mais je pense que ça lui aurait pas déplu.

Pourquoi du caviar à l'uranium ? Pour le symbole ! Imaginez un peu les plus gros capitalistes mondiaux mourant dans d'atroces souffrances, empoisonnés par un des plus évidents signes de richesse et à cause du nucléaire qu'ils encouragent avec la complicité des politiques ! Comme Erikson et les autres auraient envoyé un communiqué de presse pour revendiquer et expliquer la chose, sûr que ça aurait eu de quoi frapper les imaginations !

Seulement l'organisation, elle a beau être composé de fanatiques butés, elle a quand même comme qui dirait des courants, des tendances. Pour Erikson et Niels, certains semblaient trop modérés, prêts à pactiser avec le diable démocratique. A Saint-Pétersbourg, la dernière rencontre avait bien montré qu'il y avait entre eux plus que de l'eau dans le gaz. Alors ce soir là, sur le bateau, cette nuit où j'aurais mieux fait d'aller me coucher tôt pour rester bien peinard, la conscience en repos, Erikson, il a dit à Niels qu'il était temps d'éliminer Volodia avant qu'il ne mette en danger l'existence de l'organisation en Russie. Niels, il a juste poussé un grognement, sans doute un oui, et Erikson il a continué : « Je descendrai à Douvres pour contacter les membres du cercle de Londres. Toi, Niels, tu remettras cette enveloppe aux frères de Coimbra avant de repartir en Russie. Tu sais ce que tu as à faire. »

Puis après un silence, il a dit à Lucien : « Tu sais, ton pote Manu, il en sait peut-être un peu trop, même s'il a pas vu grand chose. Je crois qu'il va falloir le supprimer. » Et Lulu, il répond seulement : « Quand ? » Seulement ça. Pas un mot de protestation. C'est ça qui m'a fait le plus mal. Un vieux copain, que je connais depuis l'école, et il est prêt à... à... non, vraiment, c'était plus fort que tout... Alors Erikson, il a dit que ça pouvait attendre Marseille, des fois qu'ils aient besoin d'un bouc émissaire. Puis, dans quelques mois, il faudrait organiser un regrettable accident de la route ou quelque chose dans ce goût là.

Après ça, ils sont retournés dans leur cabine et moi je suis resté là, pétrifié derrière ma cheminée. Bon sang, qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire ? Nini ! C'est tout de suite à elle que j'ai pensé. Elle seule pouvait m'aider. Sûr qu'elle saurait quoi faire. A Douvres, je lui ai téléphoné et je lui ai tout dit d'un coup. Y a eu comme un blanc au bout du fil, puis elle m'a dit calmement, très calmement, si calmement que j'ai senti toute ma peur s'envoler : « Manu, y a qu'une chose à faire si tu veux sauver ta peau : faut les doubler. Va falloir leur barboter quelques caisses pour te servir de sûreté. Ça te fera une monnaie d'échange avec eux ou avec la police, parce que, c'est sûr, il va falloir mettre les flics dans le coup. On va pas pouvoir y couper. Mais en manœuvrant bien, on peut s'en tirer. De toute façon, y a pas le choix. Je te rejoins à Lisbonne. Tu me trouveras chez mes cousins du Barro Alto. »

§§§§§

La suite, Duval la connaît. Tout est dans la déposition de Nini. Une sacrée fille, cette Nini. Dans une camionnette empruntée à ses cousins, elle a chargé de nuit, avec l'aide de Manu, un peu plus d'une dizaine de caisses. Niels, Lulu et le reste de l'équipage dormaient du sommeil du juste, rapport au somnifère versé dans le fricot. Après s'être mis d'accord sur la suite des événements – Manu devait se constituer prisonnier dès son arrivée à Marseille et tout raconter – elle était allée planquer les caisses dans une cachette sûre, connue d'elle seule. Puis, après un petit séjour à Lisbonne, elle venait juste de regagner Marseille.

Seuls éléments imprévus dans ce programme : la mort de Niels, la découverte de l'affaire par la police russe et la constitution étonnamment rapide du dossier qui avait finalement atterri sur le bureau du commissaire. Du coup Manu ne se trouvait plus dans la situation du prisonnier volontaire venu faire de stupéfiantes révélations qui lui vaudraient l'indulgence et la protection des autorités, mais dans celle bien moins reluisante du suspect arrêté dans le cadre d'un trafic avec les pays de l'Est. Il avait décidé d'attendre que Nini se manifeste. Touchante confiance ! Ces deux là forment un sacré tandem. Heureusement qu'au total, ils sont plutôt honnêtes.

Les termes du marché proposé par Nini sont simples : les caisses contre une nouvelle identité et suffisamment de blé pour pouvoir recommencer une vie nouvelle, loin de Marseille où les copains de Lucien auraient vite fait de leur faire la peau. « Faut voir », lui avait dit Duval. En fait, il se doute bien de la réponse du préfet, du ministre et de ceux dont ils sont les marionnettes : « Oui, tout ce que vous voulez, pourvu que nous ayons les caisses et que l'affaire soit étouffée. » S'il avait, lui, des boîtes de caviar empoisonné, il saurait bien à qui les offrir...

Jeu de l'oie, loi du jeu

« *Le jeu de l'oie se pratique sur un parcours en spirale dessiné sur un support ; il s'enroule de l'extérieur vers l'intérieur et le plus souvent dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Ce parcours est divisé en cases ; il va de la première (départ) à la case 63 (porte du paradis). »*

Pierre Duval pose le *Dictionnaire des jeux de société* près de lui, sur le canapé, et saisit sur la table basse un verre de porto. Après en avoir bu une gorgée, il ouvre le dossier posé sur ses genoux : des feuilles, avec des notes serrées écrites de sa main, et quelques enveloppes, quatre pour être précis, avec son nom écrit à la machine. La première, il l'a trouvée dans sa boîte aux lettres, quinze jours plus tôt. Son contenu se résume à une photo et un bout de papier avec ces mots laconiques : « *Voulez-vous jouer avec moi ?* »

Cela l'a d'abord fait sourire. La photo représente une oie tirant par le col une chemise bleu ciel pendue à un fil. De part et d'autre, des linges masquent l'arrière plan où se devine, à une trentaine de mètres, un mur devant une haute haie d'arbres. L'oie se trouve sur une pelouse ou dans un pré à l'herbe jaunie et constellée ici et là de petites fleurs blanches. « *Le bonheur est dans le pré, cours-y vite, cours-y vite, le bonheur est dans le pré, cours-y vite, il va filer.* » Sans qu'il y ait pris garde, ces paroles alertes lui ont alors traversé l'esprit et, avec elles, le souvenir d'un film, vu quelques années plus tôt, un film avec des oies... et un squelette au fonds d'un puits. Finalement, cette première photo l'a inquiété et plus encore le message qui l'accompagnait. De quel jeu pouvait-il s'agir ? De par son métier, Duval n'est pas enclin à l'optimisme.

Les enveloppes suivantes l'ont conforté dans sa première impression. La deuxième contenait elle aussi une photo. Un homme sur un vieux pont moussu enjambant un torrent. Les traits de son visage sont indistincts, l'image un peu floue. Il porte une chemise bleu ciel, fort semblable à celle malmenée par l'oie, et un petit sac à dos mauve. Sans le vouloir, au premier regard posé sur ce qui semble n'être que la représentation paisible d'une excursion champêtre, Duval s'est demandé ce que pouvait contenir ce sac. Est-ce une déformation professionnelle de ne pouvoir regarder quelque chose sans imaginer le pire caché derrière ? Sur la troisième photo, l'homme à la chemise bleue, ou tout au moins un homme vêtu de la sorte, mais s'agit-il bien du même, est dans la rivière. Il flotte sur le ventre, un noyé emporté par le courant.

Laissant aller sa tête en arrière, sur le dossier du canapé, Duval fixe le plafond. Quelques mouches s'y promènent. Dans un coin de la pièce, une araignée les attend en embuscade. Il faudra demain passer un coup de balai. Il reprend mentalement la chronologie des événements. La première lettre lui est parvenue le cinquième jour du mois, la deuxième le lendemain, la troisième une semaine plus tard, le douze. 5 et 6 sont précisément les numéros des cases du jeu où se trouvent la première oie bénéfique et le premier accident : le pont. Selon la règle, qui s'y arrête va en 12 se noyer.

Duval connaît bien les jeux. C'est un de ses violons d'Ingre, avec l'étude des langues inutiles et des livres anciens. Alors, lorsqu'il a reçu la troisième enveloppe, il n'a pas été réellement surpris par son

contenu, au contraire de la quatrième, trouvée ce soir dans sa boîte aux lettres. Pas de photo cette fois, mais une mince brochure datée de 1675 intitulée

*Le Très Noble & Très Ancien jeu de l'Oye.
De son Origine & de l'Ordre qui se doit tenir & observer audit Jeu
Traduit du toscan en françois
Par l'abbé D. de ****

Si la brochure est mince, seize pages exactement, elle n'en est pas moins rare. Il n'en existe encore que cinq exemplaires dans le monde, peut-être six. Duval est bien placé pour le savoir. L'un d'eux se trouve, ou devrait se trouver, là-haut, au premier étage, dans l'armoire Louis XIII du bureau. La clef était bien dans le vase, sur la cheminée. Il a ouvert l'armoire et, sur le rayonnage, à l'emplacement de la brochure, celle-là même qu'il tenait à la main, il a trouvé deux pions, l'un noir et l'autre blanc, deux dés et une feuille de cahier pliée en quatre avec six mots écrits à la main : « *Chez vous, ce soir, onze heures* ».

Duval glisse la feuille dans la quatrième enveloppe et referme le dossier. L'horloge murale marque neuf heures quarante cinq. Encore un peu plus d'une heure d'attente. Il était rentré à sept heures, après un après-midi de repérage. Il n'aime guère les voyages et les déplacements, mais heureusement pour lui la plupart de ses cibles habitent dans un rayon de cent kilomètres. Ou plutôt *habitaient*, car une fois un contrat honoré, il vaut mieux en parler à l'imparfait.

Le vent d'ouest asperge les vitres de grosses gouttes, presque de la grêle fondue. Il fait nuit. Pas d'étoile ni de lune. Par la fenêtre, Duval regarde les lumières du pont et des voitures et leurs reflets dans l'eau du fleuve. Une nouvelle bourrasque vient battre aux carreaux. Il a choisi cette maison sur le coteau parce qu'à la fois proche du centre et éloignée du bruit et, surtout, des curieux. Dans cette impasse pentue où la plupart des maisons sont inhabitées, il est bien difficile à un indésirable de passer inaperçu. Pas de voisins immédiats, donc pas d'indiscrets pour s'interroger sur vos horaires si peu conformes aux us et coutumes du troupeau social.

Evidemment, le risque, c'est le cambriolage. En temps normal, Gog et Magog, montent la garde. Seulement, deux jours plus tôt, les deux danois sont morts d'une intoxication alimentaire. C'est du moins ce qu'a conclu le vétérinaire. Selon lui, c'était à cause de champignons vénéneux poussant dans les jardins. Pour Duval, le voleur de brochure a agi après ce double décès : il n'y est sans doute pas étranger.

Quelles que soient ses motivations - maître chanteur, client éventuel ou confrère chargé d'un contrat dont il serait la cible - il le saura bientôt. Une chose est sûre en tout cas : ce n'est pas un flic et la menace immédiate n'est pas la prison. Si la police était au courant, la maison aurait déjà été assiégée et les gros moyens mis en œuvre pour le capturer mort ou vif. Plutôt mort que vif d'ailleurs, certains gros bonnets de la politique n'ayant pas franchement intérêt à ce qu'il révèle le peu qu'il sait de ses commanditaires. Oui, si la police savait, sûr que leurs tueurs, enfin, leurs tireurs d'élite, oui, sûr que ceux-là lui auraient fait la peau.

Autre certitude : l'inconnu connaît parfaitement ses activités. La deuxième photo a beau être un peu floue, Duval a parfaitement compris de quoi il retournait, même s'il lui a fallu quelques jours pour

trouver. Ça s'était passé deux ans plus tôt, pas très loin de ce vieux pont moussu, le « pont romain ». Kurt Wachthaus : c'était le nom de l'homme à la chemise bleue. La photo avait été prise de toute évidence le jour où Duval était passé à l'action. Maintenant, il se rappelle très bien ce petit sac à dos mauve et ce qu'il contenait. Par contre, il aurait juré être seul avec la cible. De toute évidence, le photographe ne se trouvait pas là par hasard. Sûr qu'il avait dû prendre d'autres photographies plus intéressantes, pour ne pas dire plus compromettantes.

Près du verre de porto, un jeu de l'oie est posé sur la table basse. Tout en contemplant les vignettes qui illustrent le long chemin jusqu'à la *porte du Paradis*, Duval pense que l'inconnu connaît aussi parfaitement son goût pour les jeux et les livres anciens. Le premier message avec l'oie, bien plus qu'une invitation véritable à une partie, est une manière de dire : « *Voyez, je sais tout de vous et de votre personnalité.* » Les pions et les dés trouvés dans l'armoire vont dans le même sens. Quant au vol et à la restitution de la brochure, ils signifient tout simplement que ni lui ni ce qu'il possède de plus précieux ne sont à l'abri. Bref, il aura tout intérêt à accepter les conditions qui ne vont pas tarder à lui être dictées. C'est du moins ce qu'on veut lui faire entendre.

Pourtant, Pierre Duval n'est pas particulièrement inquiet. En fait, cela fait un certain nombre d'années qu'il ne se préoccupe plus de ce qui peut lui arriver, pas plus d'ailleurs que de ce qui peut arriver au monde « *Vis dans la joie ce seul instant dont tu disposes* » dit le poète persan : c'est là toute sa philosophie de l'existence. A défaut de joie, il est sans souci. Le jour où ça devra finir, et bien, ça finira. Il a toujours sur lui, au cas où, une capsule de cyanure. Alors, peu importe l'identité et les intentions de son correspondant.

Il en est là de ses raisonnements quand il entend des pas venant de la cave. Dix heures quarante-cinq. De toute évidence, son visiteur du soir a aussi découvert le passage à travers les anciennes carrières souterraines, tout un réseau de couloirs dont l'accès se trouve sur le plateau, au milieu des vignes. L'inconnu ne prend même pas la peine d'être discret. Il se sait attendu.

Les pas se sont arrêtés derrière la porte du salon. Après quelques secondes de silence où seul résonne le tic-tac de l'horloge murale, la porte grince un peu et un homme d'une cinquantaine d'années entre, lunettes de métal et cheveux gris bien plantés sur le dessus du crâne, malgré l'inévitable recul des ans. Vêtu d'un costume assez semblable à celui que portent les croque-morts dans l'exercice de leurs fonctions, il tient sous son bras gauche une serviette de cuir noir. S'inclinant légèrement devant le maître de séance, il désigne le fauteuil placé vis-à-vis du canapé, de l'autre côté de la table basse. Duval hoche la tête et l'inconnu s'assoit.

Après s'être éclairci la voix par quelques toussotements - quoi de plus normal au sortir d'une cave où la température ne dépasse jamais quatorze degrés - il extrait de la serviette une vingtaine de photographie et les tend à son vis-à-vis : « *Je souhaiterais d'abord que vous preniez connaissance de ces quelques documents.* » Sachant parfaitement de quoi il s'agit, Duval les regarde rapidement. Toutes représentent Wachthaus, vivant, puis mort. Sur quatre d'entre elles, qui forment en quelque sorte une transition entre ces deux états, il est accompagné. « *L'image est vraiment d'une grande netteté. Vous félicitez pour moi le photographe.* » Le faux croque-mort esquisse un sourire : « *Un véritable artiste, n'est-ce pas ? Il a beaucoup travaillé en Afrique, comme photographe animalier. Les grands prédateurs n'ont plus de secret pour lui.* »

« *Domage qu'il se soit mis dans la peau d'un charognard, rétorque Duval pour ne pas être en reste d'amabilités. Mais, dites-moi, comme toute œuvre d'art véritable, ces merveilles sont sans doute inestimables, et, comme tout ce qui est inestimable, j'imagine leur prix exorbitant, Monsieur... il ne me semble pas avoir entendu votre nom ?* »

« *C'est que je ne me suis pas présenté. Du reste, cela sert-il vraiment à quelque chose ? Vous savez fort bien que le nom que je vais vous donner est aussi faux que le vôtre. Mettons que je m'appelle Richard Wagner : cela nous mettra dans l'ambiance. Vous savez qui était Kurt Wachthaus, non ?* »

Duval s'abstient de répondre. Oui, il sait très bien qui était Wachthaus. Son commanditaire lui avait donné tous les renseignements voulus. La cible était une ordure, des pires, comme d'ailleurs pour tous les contrats sur lesquels il a accepté de travailler jusqu'à présent. Tant qu'à faire ce métier, autant suivre certains principes.

« *Faisiez-vous partie de ses amis ?* » se hasarde-t-il à demander à son invité, tout en remplissant deux verres de porto. « *Pas précisément. Disons que nous avons quelques intérêts communs.* »

Wagner prend son verre, attend avant de boire que son hôte en ait bu lui-même une gorgée, puis boit à son tour avant de poursuivre : « *Vous avez sans doute compris que nous tenions Wachthaus sous surveillance. En fait nous savions sa vie en danger, mais ce n'est pas ce qui nous préoccupait. Après tout, il avait fait son temps et il était devenu plutôt encombrant pour notre organisation. Avec les chasseurs de criminels de guerres qu'il avait aux trousses, il risquait d'attirer l'attention sur nous. Pour tout dire, votre commanditaire nous a rendu, sans le vouloir, un sacré service... En fait, ce qui nous intéressait, c'est un objet qu'il emmenait toujours avec lui et que vous avez récupéré ce jour-là, de votre propre initiative, car nous sommes sûrs que votre employeur n'en a jamais entendu parler. A l'origine vous deviez simplement éliminer Wachthaus sans plus vous préoccuper du sac mauve et de son contenu. Je me trompe ?* »

Duval émet un vague grognement, attendant la suite qui ne tarde pas à venir : « *Seulement voilà, vous avez regardé dans ce sac et à partir de ce moment, vous ne pouviez faire autrement que d'emporter l'objet, n'est-ce pas ? Nous savons qu'il s'agissait d'une pièce rare, un double plateau du dix-huitième siècle portant sur une face le parcours du jeu de l'oie et sur l'autre un échiquier.* »

Wagner marque une pause, puis désigne le jeu posé sur la table basse : « *C'est bien cet objet qui nous intéresse. Je vois vous avez pris la peine de le sortir de votre coffre. Je sais que ce sera un déchirement pour le collectionneur que vous êtes, mais votre liberté est à ce prix. Alors, ma question est simplement : êtes-vous disposé à nous le remettre ?* »

« *Ai-je vraiment le choix ?* » dit Duval sans que son attitude laisse deviner la moindre inquiétude.

« *Mon cher Monsieur, nous avons tous le choix. Le tout est de ne pas faire le mauvais.* » Pierre Duval se tait, avale une gorgée de porto, puis fixe au plafond la toile d'araignée. C'est fait : les quelques mouches qui voletaient tout à l'heure dans la pièce sont venues s'y engluer. Triste spectacle.

« *Avant de répondre positivement ou non à votre question, dit-il en fixant son visiteur, je voudrais vous demander pourquoi vous êtes si intéressés par ce plateau de jeu ? Ou plutôt, je vais vous dire ce que je crois. Même si des organisations comme la vôtre sont impliquées dans pas mal de trafics, y compris celui des œuvres d'art, et c'est bien d'une œuvre d'art dont nous parlons, je n'arrive pas à croire que vous vous intéressiez à cet objet pour sa valeur marchande, et comme je doute que votre*

motivation soit celle d'un collectionneur véritable, il ne me reste plus qu'une explication : ce n'est pas l'objet qui vous intéresse, mais ce qu'il contient. »

Wagner ne cille pas et, d'un sourire, invite son hôte à continuer. *« Ce que contient ce jeu, je l'ai découvert après avoir reçu la deuxième photographie. C'est elle qui m'a rappelé ce contrat. Mais il m'a fallu réfléchir un bon moment avant de trouver. Vous pensez, avec une cinquantaine de cibles par an, votre Wachthaus m'était un peu sorti de l'esprit. Pourtant, je me souviens qu'à l'époque j'avais trouvé ça curieux, qu'il transporte avec lui un jeu de cette qualité. »*

Duval prend le tablier, en ouvre le tiroir. Celui-ci comporte deux compartiments, l'un pour les pions en forme d'oie de différentes couleurs et trois dés, l'autre pour les pièces d'échecs, d'ivoire ou d'ébène. *« C'est là, sous ces pions, que j'ai trouvé un drôle de message ésotérique, gravé au fond du tiroir. Vous voyez, ici : "L'oie seconde dans le puits tombera et du labyrinthe surgira pour s'en aller en Paradis". Ce qui donne, si nous suivons le parcours... »*

Il pose un pion sur la neuvième case, où se trouve la deuxième oie, puis, tout en prenant soin d'appliquer sur chaque case une légère pression, sur la 31, celle du puits, sur la 42, ornée du labyrinthe, et enfin sur la 63, où un chauve barbu et souriant - Saint Pierre, reconnaissable à une grosse clé - entrouvre la porte du Paradis. Arrivé là, un léger déclic se fait entendre et le tiroir, qui semblait entièrement tiré avance encore de quelques centimètres, découvrant un troisième compartiment d'où Duval extrait deux microfilms qu'il tend à son invité : *« Est-ce là ce que vous cherchez ? »*

Toute réponse est superflue. Wagner sort de sa serviette un petit lecteur de microfilms, examine successivement les deux bobines, puis les rend à son hôte. *« Je suppose que vous les déjà avez lus ? » « Oui. » « Vous avez peut-être eu tort. » « Je ne crois pas. Je pense même que c'est ma meilleure police d'assurance contre les mauvaises surprises. » « Vous en avez fait des doubles ? » « Tirages papiers et disquettes. Le tout en lieu sûr, évidemment. Et autant vous dire que si je ne donnais pas signe de vie un peu trop longtemps... »*

Duval sert de nouveau du porto, porte un toast à son invité et poursuit : *« Vous vous rappelez de ce que représente la case 58, je pense ? Vous savez bien : la mort. Voyez comme elle joliment représentée ici avec sa faux et son suaire... La mort donc, mais aussi un nouveau départ à la case du début. A croire que les inventeurs de ce jeu croyaient en la métempsycose. Il semble que vous en soyez là : vos belles images ne vous servent plus à grand chose. Il vous faudra trouver autre chose. » « Je dirais plutôt que nous avons jeu égal, rétorque Wagner en souriant. Aucun de nous n'a intérêt à ce que l'autre diffuse certains documents. La préservation du statu quo est notre intérêt commun, vous ne croyez pas ? »*

« Je le crois d'autant plus volontiers que c'est là que vous vouliez en venir depuis le début. Voulez-vous que je vous dise ? C'est vous qui êtes à l'origine de l'élimination de Wachthaus. Mon commanditaire a été manipulé d'un bout à l'autre, et moi avec lui. Vous saviez très bien que ma passion de collectionneur me conduirait à récupérer le jeu pour moi seul et qu'ainsi les documents seraient à l'abri. Du reste, vous étiez si tranquilles, que vous n'avez pas pris la peine de me contacter pendant trois ans. Quant à savoir pourquoi vous vous êtes décidés seulement maintenant à jouer à ce

jeu du chat et de la souris, je suppose que ce doit être lié à de nouvelles luttes intestines au sein de votre organisation. »

« Théorie intéressante, cependant, vous m'excuserez, mais je ne peux en discuter plus longtemps » dit Wagner en se levant. Duval raccompagne son visiteur jusqu'à l'escalier de la cave. *« Je pense que nous aurons l'occasion de nous revoir ? »* *« Sans doute. Je ne manquerai pas de vous tenir au courant des réactions de mes associés. A un de ces jours, donc. »* Wagner disparaît au bas des marches, bien avant que le bruit de ses pas ne s'estompe dans la nuit.

Duval récupère le jeu sur la table basse, et le place dans le coffre-fort. Puis il s'assoit à sa table de travail où un dossier l'attend. Le contrat en cours. En fait, il devait régler l'affaire ce soir, mais avec ce contretemps... Enfin, ce n'est que partie remise !